

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

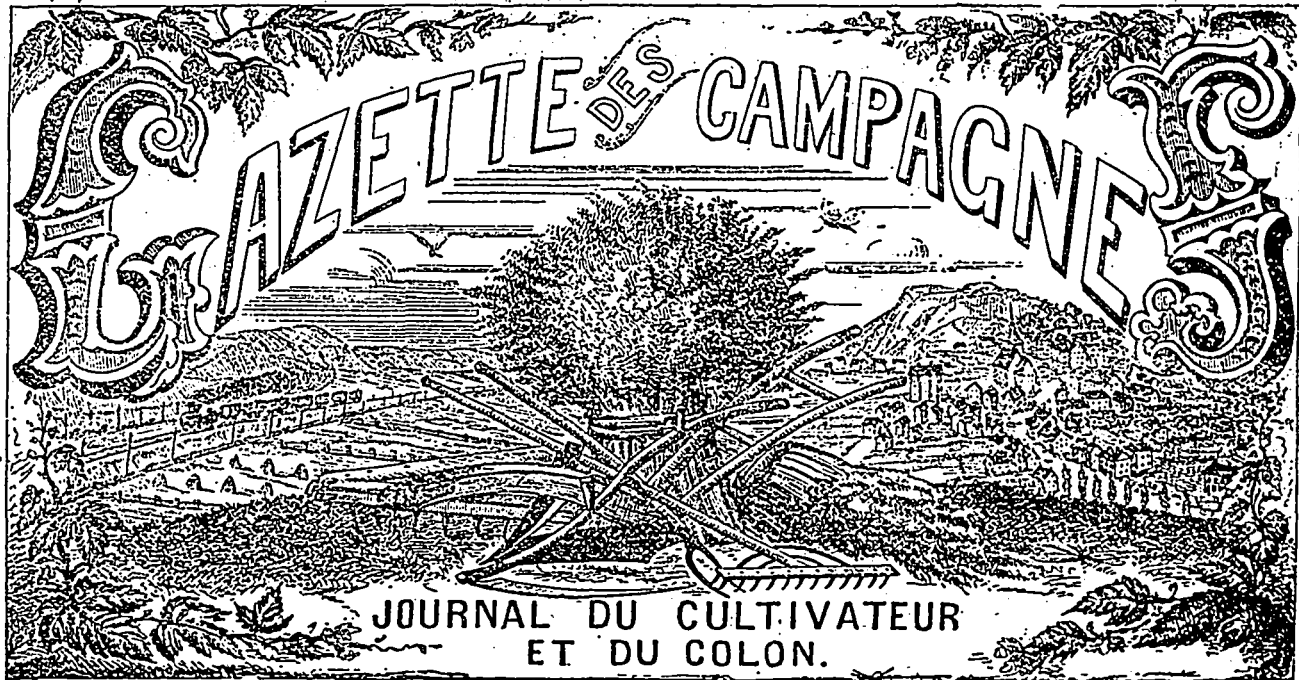
- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première.
Emparons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité.

ABONNEMENT : \$1 PAR AN.

Editeur-Propriétaire : FIRMIN H. PROULX.

PARAIT TOUS LES JEUDI

SOMMAIRE

Causerie Agricole : Culture de la carotte (*Suite*).—Propriétés de la carotte.—Culture des navets.

Revue de la Semaine : Conversion d'une jeune fille au catholicisme, par une protection toute spéciale de Pie IX.—Un exemple de civilisation.—Une colonie dans le canton de Chesham, sous la protection de Marie Immaculée dite Notre-Dame-des-Bois.—Société Saint-Jean-Baptiste au Collège de Ste. Anne.—Télégramme de félicitation à Notre Saint-Père Pie IX, à l'occasion du 30^e anniversaire de son éléction à la papauté, par le Cardinal McCloskey.—Les intérêts agricoles sacrifiés.

Sujets divers : Plaie des arbres fruitiers (*Suite*).—Protection des animaux utiles.—Destruction des arbres.—La dysenterie des abeilles.—Une citrouille qui soulève 5000 livres pour pousser.

Petite chronique : La plus belle saison de la vie.—Le sucre de melon.—M. Alfred Paquin, de Portneuf, admis à la pratique de la médecine.—Nouvelle épidémie chez les colons.—La végétation aux Trois-Rivières.—Exportation en France de l'avoine des États-Unis.

Recettes : Huile pour la brûlure de la poudre à tirer, ou de feu artificiel.—Comment corriger les chiens qui donnent sur la volaille ou sur le mouton.

CAUSERIE AGRICOLE

CULTURE DE LA CAROTTE (*Suite*)

M. Young, célèbre agronome anglais, qui s'est occupé de cette culture, fait aussi connaître la méthode qu'il a suivie. Voici les soins qu'il donnait : Lorsque les carottes avaient acquis trois à quatre pouces de longueur, c'est-à-dire lorsqu'on pouvait les distinguer aisément, on donnait alors le premier binage avec la houe ; on choisissait un

temps sec pour faire cette opération, et on employait à la fois autant de bras qu'il était possible de s'en procurer, avant d'avoir fini avant que la pluie ne survint. Lorsque les mauvaises herbes étaient très-abondantes, les ouvriers employés à ce travail se traînaient sur leurs genoux pour apercevoir plus sûrement les carottes. Les hoes qu'ils employaient avaient quatre pouces de large, et le manche dix-huit de longueur. S'il y avait peu de plantes parasites, ils travaillaient debout, et avec les instruments ordinaires. Dans cette première façon, on espaçait de cinq à six pouces les carottes entre elles ; et si on découvrait des plantes trop près des carottes, on les éclaircissait à la main.

Quinze jours ou trois semaines après cette première façon, suivant la saison, on choisissait un temps sec pour passer la herse sur le champ. Cette opération était indispensable pour ameublir la terre, et détruire les mauvaises herbes qui avaient repoussé. La herse n'arrachait presque point de carottes.

Dès que ces plantes avaient six pouces ou environ, on donnait une seconde façon à la houe. On employait cette fois des hoes de neuf pouces de large, et on laissait les carottes à la distance de seize à dix huit pouces entre elles. Il vaut mieux les espacer plus que moins. Toutes les mauvaises herbes se trouvent détruites par cette opération, et la terre est ameublée. On arrache à la main toutes les mauvaises herbes qui se trouvent trop près des carottes ; on tâche de nettoyer le terrain autant qu'il est possible ; on remue même les places où il ne paraît pas de mauvaises herbes, afin de détruire celles qui pourraient repousser. S'il arrive par la suite qu'on voie encore paraître de mauvaises herbes, on emploie de temps en temps des enfants pour les arracher. Le succès de cette culture dépend surtout des sarclages et

des binages. Il ne faut pas les négliger, même dans les temps où les cultivateurs sont le plus occupés, comme dans le temps de la fenaison, ou à l'époque de la moisson.

A cette culture de M. Young, nous pourrions en citer un grand nombre d'autres qui confirmeraient ce que nous avons déjà avancé sur les avantages de la culture de cette plante.

Il est inutile d'entrer dans d'autres détails pour la culture de la carotte considérée comme fourrage. Les cultivateurs jugeront, d'après la qualité de leur terre et la température, de la méthode à suivre.

Les avantages de cette plante sont inappréciables sous ce rapport; et si, dans les endroits où on laisse la terre reposer la troisième année, on remplaçait les jachères par des carottes, qu'on juge de l'énorme proportion du produit que l'on s'y procurerait, et de l'augmentation considérable des bestiaux et même d'hommes qu'on pourrait y nourrir; mais objectera-t-on, dans ces contrées il y aura moins de terre pour la pâture.

Qu'importe, si les cultivateurs ont par ailleurs des moyens déouclés de nourrir leurs bestiaux? Il faudra une augmentation d'avance et d'ouvriers. Qu'importe encore si les produits sont proportionnés, et au-delà, avec la recette? On aura plus d'occupations: tant mieux; plus vous nourrirez d'hommes sur le même terrain; plus vous élèverez de bestiaux, dont la vente doit vous rembourser de vos avances, et vous assurer un bénéfice certain; plus vous enrichirez le pays, qui n'est jamais plus puissant que lorsque les terres produisent beaucoup; tout ce qu'on a droit d'en attendre est qu'elles fournissent une abondante nourriture pour un grand nombre de familles. Cette augmentation de bras reflue dans les manufactures ou ailleurs.

C'est en vain que des particuliers vanteront les propriétés des carottes et les avantages de leur culture. Toutes leurs observations à cet égard produiront peu d'effet, parce que les cultivateurs tiennent à leurs habitudes, qu'ils lisent peu, qu'ils ne sont d'ailleurs pas riches, et qu'ils regardent à entreprendre une culture dispendieuse, quand des expériences répétées ne les ont pas convaincus des profits qu'ils doivent en retirer. Ce n'est donc pas les particuliers, mais le Gouvernement qui doit contribuer à ces différents essais, comme il en a donné l'exemple tout récemment pour la culture de la betterave à sucre. On jugerait en douze ou quinze ans des effets heureux qui en résulteraient; les campagnes prendraient une face nouvelle; les cultivateurs acquerraient de l'aisance; ils augmenteraient leur consommation. L'esprit national, qui n'est que l'amour du pays où l'on jouit des avantages de la société et où l'on est heureux, prendrait de la force en raison du bonheur dont on jouirait, et les sacrifices ne coûteraient rien, dès qu'il serait question de maintenir l'ordre des choses contre les ennemis du pays, et de venir au secours d'un Gouvernement qui s'occuperait des moyens d'améliorer le sort des cultivateurs.

Propriétés de la carotte.—Peu de racines sont plus saines, plus nourrissantes et d'une digestion plus facile. L'homme et les animaux qui l'aident dans ses travaux, ainsi que ceux qu'il n'élève que pour lui servir d'aliments, s'en nourrissent également. La plupart des quadrupèdes les mangent crues, les volailles les veulent cuites. Tout le monde connaît les différentes manières de les préparer pour l'homme. Elles entrent dans la composition de la plupart des jus, des potages et des ragoûts.

Les carottes sont regardées comme opératives, carminatives et diurétiques. Pour l'homme, la dose des semences

est depuis demi-drachme jusqu'à demi-once en macération au bain-marie dans cinq onces d'eau; et pour l'animal, à la dose de demi-once, macérées dans du vin blanc. Elle est employée pour provoquer les urines et les graviers; on emploie les racines avec succès dans les cancers pour en retarder les progrès. On les pile et on les applique sur le cancer, en les changeant deux fois par jour; les personnes atteintes de cette maladie doivent en faire leur principal aliment.

CULTURE DES NAVETS.

Une terre légère et fraîche est celle qui est la plus convenable à la culture des navets; cependant ils viennent assez bien dans celles qui sont fortes, lorsque l'année n'est ni trop sèche ni trop pluvieuse. Leur végétation est tout en feuilles dans les terres trop fumées ou naturellement fertiles. Ils prennent avec la plus grande facilité la mauvaise odeur des engrais et des amendements, telle que celle des fumiers pourris, de la boue des villes ou de la suie, etc. Les années sèches et les années pluvieuses les empêchent également, et par des causes contraires, de parvenir à une grosseur raisonnable, et pendant les premières elles ont trop de saveur, pendant les secondes elles n'en ont pas assez.

Le grand semis, celui qui doit servir à la provision de l'automne et de l'hiver, se fait à la fin de juin ou en juillet, selon le climat, l'exposition, la nature du sol, etc.

Toutes les variétés se sèment généralement à la volée et fort clair, presqu'à toujours dans des planches qui ont déjà fourni une récolte, et sans que la terre ait été de nouveau fumée. La graine s'enterre le plus légèrement possible, et par un seul coup de râtoau. Une terre nouvellement labourée ou nouvellement mouillée, ou un temps disposé à la pluie, est ce qu'on doit désirer. A défaut de ces circonstances on arrosera et on le fera de nouveau au besoin.

Lorsque le semis ne réussit pas, on en accuse toujours la graine; mais des observations positives nous ont fait voir qu'on pouvait aussi en accuser fréquemment la sécheresse, qui frappe de mort la radicule avant qu'elle ait pu s'enfoncer dans la terre, ou la chaleur du soleil, qui dessèche la plantule avant qu'elle ait acquis assez de force pour résister à son action.

A peine les navets sont levés, que les myriades d'ennemis se jettent sur eux et coupent leurs plumules ou leurs feuilles séminales. Les plus dangereux sont les *altises*, connues sous le nom impropre de *pucerons*? les *hélices* et les *limaces*. Plus tard, les larves d'un petit papillon (le papillon blanc du chou) dévorent ses feuilles. Un ou peut être deux véritables pucerons les épuisent de leur sève, et une mouche (la mouche des racines) dépose dans sa racine un œuf d'où sort un ver qui la perforé.

Les soins que demandent les navets lorsqu'ils ont acquis quatre à cinq feuilles se réduisent à les sarcler, à arracher les pieds qui sont à moins de six pouces des autres, et à rogarnir, par des ropiquages, les places où il en manque. Quinze jours plus tard, on donne un léger binage, puis un second un mois après. En faisant ce dernier, on arrache tous les pieds qui auraient échappé au premier éclairci et tous qui s'annoncent comme voulant monter à graine. Ces pieds montants sont quelquefois fort nombreux quand le terrain est sec ou les automnes secs et chauds.

On peut sans beaucoup d'inconvénients, après ce binage, enlever, tous les quinze jours, les deux feuilles les plus extérieures de chaque pied; mais il faut se refuser de les couper toutes, comme on est dans l'usage de le faire dans

quelques lieux, parce que cela retarde beaucoup l'augmentation en grosseur des racines et diminue leur saveur. La suppression totale de ces feuilles ne sera en conséquence jamais exécutée que la veille du jour où on doit arracher le tout.

On ne doit commencer la récolte des navets que l'on destine à la provision de l'hiver que lorsque l'arrivée des gelées blanches indique qu'ils ne peuvent plus profiter, ou que les pluies permanentes font craindre pour eux la pourriture. Il arrive quelquefois cependant, lorsqu'on les laisse en terre trop longtemps, que des jours chauds après des jours du pluie raniment leur végétation, qu'ils montent en graine, se creusent et perdent toute leur valeur pour la nourriture de l'homme. Dans ce cas, il faut se presser d'arracher et donner aux bestiaux tout ce qui a donné de nouvelles feuilles.

Après que les navets sont arrachés et dépouillés de leurs feuilles, on les laisse, si le temps est beau, deux ou trois jours, étendus sur la terre, pour donner moyen à leurs plaies de se cicatriser, et pour laisser évaporer la surabondance de leur eau de végétation. Si le temps est à la pluie ou à la gelée, on les porte dans une grange. Ces deux buts remplis, on stratifie ensuite avec de la terre sèche, du sable, ou de la paille de seigle, dans la serre aux légumes, ceux qui sont les plus beaux et les plus sains, et on dépose le reste dans un coin pêle-mêle pour être d'abord consommé. A défaut de serre à légumes ou de cave qui en tiennent lieu, on fait une fosse dans un terrain sec, de quatre à cinq pieds de profondeur et d'une largeur proportionnée à la récolte, et on y stratifie les racines comme il vient d'être dit. Plusieurs petites fosses valent mieux qu'une grande parce qu'on les vide les unes après les autres, à mesure du besoin, tandis qu'on est obligé de faire une tranchée sur cette dernière pour y prendre des navets, et que l'air s'introduit par cette tranchée.

Il est prudent de visiter une fois ou deux pendant l'hiver les navets conservés dans la serre aux légumes, pour enlever ceux qui sont pourris, et remettre de la nouvelle terre, ou du nouveau sable, ou de la nouvelle paille si l'ancienne est trop humide ou imprégnée de moisissure.

On peut conserver certaines variétés jusqu'au mois de mai, surtout si, par un nouveau remaniement au printemps, on a enlevé toutes les racines qui commençaient à pousser, et si on a placé les autres sur leur tête la queue en l'air, cette position retardant un peu le développement de leur végétation.

(A continuer.)

REVUE DE LA SEMAINE

Nous ne pouvons nous défendre de mettre sous les yeux de nos lecteurs, ce qui se passe de temps à autre au siège de l'Eglise Catholique, ces actes de foi qui se manifestent autour du vénérable Prisonnier du Vatican.

« Une pieuse jeune fille étrangère, qui se trouve à Rome en ce moment avec sa famille, éprouvait un vif regret de ce que sa gouvernante, femme de mérite et douée de vertus, était schismatique. N'osant pas disputer, la jeune fille se taisait, souffrait et priait. Elle priait surtout, elle priait avec larmes, et, durant ce mois consacré à honorer la Vierge Mère du Sauveur, elle implorait ardemment l'intercession de Marie; elle voulait plus qu'une grâce, un miracle, la conversion de sa gouvernante.

« Un jour, c'était le 8 du mois de mai, elle avait fait sa communion le matin dans un sanctuaire de Rome, et, vers

midi, elle se rendit avec toute sa famille, y compris la gouvernante, à une audience du Saint-Père.

« C'était une de ces audiences où les fidèles se rangent par groupes dans les galeries du Vatican. Chacun s'agenouille; le Pape passe en bénissant. Souvent il s'arrête près des groupes, entend leurs demandes, y répond par des paroles de conseil et d'édification.

« Ce jour là, il s'arrêta auprès de la famille étrangère, et fixant tour à tour la jeune fille et la gouvernante il dit à celle-ci, que, depuis longtemps, la grâce de Dieu la cherchait, qu'il était inutile de la combattre et de la : « Ne perdez pas de temps, obéissez à la voix intérieure qui vous appelle, et vous serez bénie. »

« Le visage du Pape était doux et sévère à la fois; son accent tenait de la prière et du commandement. Il contempla un instant la jeune fille d'un regard d'ineffable tendresse, toucha son front et ses lèvres de la main, qu'il donna aussi à la pauvre gouvernante, qui avait peine à comprimer ses sanglots.

« Vers la fin du mois de Marie, la schismatique, s'étant préparée par de pieux exercices, a abjuré, et est entrée dans le sein de l'Eglise catholique apostolique romaine.

« Nous laissons au lecteur le soin de tirer de ce fait les enseignements et les consolations qu'il renferme.

« Ils ont bien pu découronner l'auguste Pontife, le réduire en captivité, l'abreuer d'outrages, et le livrer aux sarcasmes de la presse, aux haines de la secte; ils pourront bien encore, si Dieu le permet, déchaîner contre lui des fureurs parrioides..... Mais il y a une chose qu'ils ne peuvent arrêter, ni supprimer c'est cette vertu, qui sortait du vêtement du Christ, et guérissait les maladies de l'âme et les maladies du corps. »

— L'exposition universelle de Philadelphie a été visitée par une caravane de chefs des Indiens dits *Peaux Rouges*, qui sont les plus rebelles à toutes les tentatives de civilisation. Le président Grant, qui les a reçus en audience, leur a demandé pourquoi ils se montraient toujours si refractaires aux bienfaits de la civilisation. Le chef lui a répondu : « Nous sommes plus civilisés que vous. Nous ne laisserions pas la vie à une de nos femmes qui se montrerait la poitrine nue comme nous avons vu hier soir vos femmes au théâtre. »

A ce point du vue, et à plusieurs autres, il est évident que le chairvoyant sauvage est dans le vrai. La réponse est la pendant de celle des Bédouins qui exprimaient leur mépris pour des ennemis sans religion. Ceux là aussi sont de faux civilisés. Ils appartiennent toujours aux sociétés qui finissent, jamais à celles qui commencent ou qui veulent durer.

— Nous ne pouvons que mettre sous les yeux de nos lecteurs ce qui vient de se passer dans cette nouvelle colonie qui se forme dans le canton de Cham. Rien de plus édifiant que de voir cette colonie se mettre sous la protection de l'*Alma Mater*, afin qu'elle bénisse ces travaux de la colonisation si religieusement inaugurés. Voici ce que nous lisons dans le *Pionnier de Sherbrooke* :

Un trait distinctif caractérise les habitants de la colonie du repatriement, sous la direction de M. J. A. Chicoine : tout parmi eux semble être subordonné à l'idée religieuse. Semblables en cela à nos pieux ancêtres, les premiers pionniers du Canada, ils veulent que la croix devance toujours la cognée dans l'œuvre de la colonisation. S'agit-il d'abattre le premier arbre dans une concession, c'est au nom de la religion que la chose a lieu, s'agit-il de célébrer l'an-

niversaire d'un événement quelconque, c'est par une messe, par une fête solennelle aux pieds des autels qu'on en fait mémoire.

L'installation d'une statue de l'Immaculée Conception en pleine forêt, sous le nom si bien trouvé de Notre-Dame-des-Bois, vient encore de donner à cet heureux caractère l'occasion de s'affirmer d'une manière plus éclatante que jamais.

Judi, le 15 juin, le beau canton de Chesham était en émoi; de toute part on était accouru en habits de fête, bannières en tête, feuilles d'érable sur la poitrine. Le site futur de l'église était pavoisé, décoré; une foule enthousiaste s'y pressait, et sur les figures, on lisait cette expression de joie sincère et pure que sait causer l'attente d'un heureux événement.

En effet, il s'agissait de l'inauguration, en cet endroit, d'un pèlerinage qui, peut être, dans les vues de la divine Providence, est appelé à répandre des trésors de grâces, non-seulement sur ces cantons, mais même sur notre pays tout entier.

Cette Statue de Notre Dame des Bois est une œuvre d'art sorti d'un des meilleurs ateliers de Montréal; elle pèse mille livres et est installée sur une roche de forme monumentale que la nature semble avoir placée là exprès. Au pied de cette roche coule une source intarissable d'eau pure et limpide.

Une excavation pratiquée au pied de la statue servira désormais de réceptacle à une lampe dont la lumière continue attestera la dévotion de ces courageux défricheurs.

Judi, sur les neuf heures de l'après-midi, les colons de Chesham, les enfants de Notre-Dame des Bois, voyaient apparaître sur le pied de la Montagne Mégantic une longue procession avec l'image de Notre-Dame de Lourdes et le drapeau national en tête: c'était M. le Curé de La Patrie se rendant pour présider la cérémonie, suivi de ses fidèles paroissiens et de quelques amis de la colonisation attirés par la circonstance. De distance en distance des croix rustiques avaient été plantées sur la route, et devant chacune de ces croix, on voyait la procession faire une halte, les têtes se découvrant respectueusement et M. le Curé réciter à haute voix une invocation à Marie Immaculée. De La Patrie à Notre-Dame-des-Bois, quatorze stations différentes avaient été ainsi préparées, quatorze fois la procession s'arrêta pour élever vers le ciel une prière à celle qu'on peut désormais appeler la Reine de ces cantons.

La bénédiction de la statue se fit avec le plus profond recueillement, et plus d'une larme pieuse arrosa ce coin privilégié du sol natal. A l'avenir, il y aura un motif de plus pour visiter cette colonie. Outre la satisfaction de voir La Patrie avec ses riches environs, ses beaux sites, ses immenses travaux de colonisation, qu'on pourra encore faire le beau poétique pèlerinage de Notre-Dame-des-Bois.

De La Patrie à Notre-Dame-des-Bois, la distance est de neuf milles. La voie publique est carrossable et bordée de champs en culture d'habitations.

Quelle consolation pour un catholique de franchir désormais cet espace consacré par la belle démonstration du 15 juin! Heureux ces braves colons qui vont maintenant poursuivre leurs durs travaux sous la protection immédiate de leur auguste patronne!

Les colons des trois cantons de Ditton, Chesham et Emberton ont profité de cette circonstance pour chômer leur fête nationale, la St. Jean-Baptiste. Après la cérémonie religieuse eut lieu un pique-nique sous le vert ombrage d'une érablière. Des discours de circonstances furent prononcés,

entr'autre par le Révd. M. V. Chartier, Curé de La Patrie, F. Gagnon, Ecr., agent de repatriement, L. C. Bélanger, Ecr., avocat, Elisé Noël, Ecr., N. P. P. U. Vaillant, Ecr., colon, et J. A. Chicoyne, Ecr., Maire de la localité.

Il ne faut pas oublier de mentionner qu'un magnifique pain bénit fut donné, à la messe par M. F. Gagnon agent de repatriement de Worcester, Mass. Le soir, avant de se séparer tous les assistants s'agenouillèrent aux pieds de Notre-Dame des-Bois et chantèrent en chœur un *Ave Maria Stella* que l'écho des montagnes répéta sur tous les points de la colonie.

— La Société Saint-Jean-Baptiste organisée parmi les élèves du Collège Ste. Anne, a célébré sa fête patronale judi, le 22 juin, avec éclat, quoique certaines circonstances aient dérangé le programme que les Directeurs s'étaient d'abord tracé. La veille au soir, il y avait séance littéraire, musicale et dramatique. Deux magnifiques discours ont été prononcés par MM. F. Blanchet et G. Miville. La comédie "Le bourgeois Gentilhomme" a été bien jouée et a reçu les applaudissements souvent répétés de la part des élèves. La musique et le chant, d'après le programme que nous avons lu, avaient un caractère tout-à fait national.

Pour notre part, qui avons appris à aimer et à nous faire un devoir d'assister à ces fêtes littéraires données par les élèves, de temps à autre, dans le cours de l'année, nous ne pouvons que regretter, avec les amis de l'Education et les principaux citoyens de Ste. Anne, d'être privés d'y assister.

Nous félicitons nos jeunes amis de l'heureuse idée qu'ils ont eue d'établir une Société St.-Jean-Baptiste dans le Collège. Ces jeunes élèves, par ce moyen, se préparent à prendre part aux manifestations religieuses et patriotiques du dehors; cet amour de la religion et de la patrie dont ils auront pris le germe dans le Collège, ils le manifesteront en s'agrégeant à une Société Saint-Jean Baptiste de nos grandes villes.

— Le cardinal McCloskey, en réponse à un télégramme de félicitation envoyé à Pie IX à l'occasion de 30^e anniversaire de son élection à la papauté, a reçu du cardinal Antonelli un câblegramme en ces termes:

"Le Saint Père remercie votre Eminence de vos félicitations et vous envoie sa bénédiction avec une affection spéciale."

— On se rappelle les petites misères suscitées à M. le Dr. Orton, lorsqu'il s'est agi de l'organisation d'un Comité des intérêts agricoles, à la dernière Session du Parlement Fédéral, et à quelles conclusions mesquines on en est venu. Il était facile d'en prévoir les tristes résultats. Voici les réflexions que nous lisons à ce sujet dans le *Courrier du Canada*.

"..... Nous constatons aujourd'hui les graves inconvénients qui résultent de cet politique anti-nationale qui a ouvert nos marchés aux américains, pendant que ces derniers nous empêchent, par un tarif prohibitif extraordinairement élevé, d'avoir un débouché favorable dans leur pays. On le sait, l'élevage des bestiaux est une source de revenus pour nos cultivateurs, et une saine politique devrait favoriser d'une manière toute spéciale la classe agricole sous ce rapport.

"Mais que voyons-nous? Les américains viennent ici nous vendre leurs animaux, à une concurrence ruineuse pour nos cultivateurs. Ils ont libre accès dans notre pays, et comme chez eux l'élevage coûte moins, ils vendent leurs produits à plus bas prix. Nos cultivateurs, pour passer la

frontière, sont obligés de payer un tarif de 25 à 30 par cent, de sorte qu'il leur est impossible d'aller sur le marché américain. Que résulte-t-il d'un tel système? La ruine pour la classe agricole qui ne peut lutter avantageusement.

" Si au Parlement Fédéral on a refusé de protéger nos industries, on devait au moins y défendre nos intérêts agricoles. Mais cet engouement du libre échange qui domine en ce haut lieu, ne s'arrêtera que quand notre pays entier aura été livré au commerce américain, et que notre ruine sera complète..... "

Nous félicitons notre jeune confrère, M. R. Pamphile Vallée, sur l'attitude qu'il vient de prendre quant à cette question vitale de notre situation agricole. Il est loin de comprendre que notre agricole repose sur un lit de rose et qu'elle n'a rien à demander; nous espérons qu'il se fera le champion constant des intérêts agricoles, puisque c'est l'agriculture qui constitue notre richesse et que c'est d'elle que dépend notre avenir prospère.

Les cultivateurs doivent nécessairement se grouper autour de ces défenseurs de leurs intérêts pour manifester leurs justes plaintes, et ne pas laisser croire par notre silence que nous n'avons rien à demander, que tout marche comme par enchantement dans notre monde agricole. Plus que jamais, l'organisation des cercles agricoles est devenue nécessaire, afin qu'étant unis, notre voix puisse avoir de l'écho; lorsque les Cercles feront connaître à nos législateurs nos besoins, qu'ils réclameront la protection qui leur est due, on s'empressera dans nos Parlements à y faire droit.

Cette revendication de nos droits n'a rien d'exagéré; mais pour la faire triompher, il suffit de manifester notre volonté, et pour cela il faut qu'elle soit UNE. Réunis en Cercles Agricoles, nous constituerons une force considérable, irrésistible; nous sommes le nombre, la richesse et la puissance, et si nous le voulons nous serons écoutés.

Le moyen d'en arriver là, c'est de ne pas nous diviser, nous émietter; c'est, comme le disait un célèbre agronome, de serrer nos rangs et de demander à être sérieusement représentés d'une manière permanente dans les conseils de l'Etat.

Pourquoi nous refuserait-on aujourd'hui ce droit si légitime? Le commerce et l'industrie ne sont-ils pas représentés dans nos Chambres consultatives? Voyons-les quand il s'agit de discuter leurs intérêts menacés par des projets de taxes ou de statuer sur leur sort dans des traités de commerce; ils soulèvent l'opinion publique, ils pénètrent dans les ministères, tout cela parce qu'ils sont représentés et défendus par des hommes de commerce et par des chefs de manufactures; et nous, nous restons à la porte, notre voix se perd dans le désert. Ne nous séparons pas, de grâce, sans demander à être admis à se défendre dans les conseils de nos Gouvernements.

Aujourd'hui, à Québec, nous sommes le nombre, et nous pouvons espérer d'être écoutés; le Gouvernement de Québec sait qu'il n'a rien à craindre des cultivateurs, qu'il peut tout espérer d'eux, s'il exauce leurs vœux. " Nous sommes l'ordre et l'espérance en même temps que le nombre et la force. Pourquoi repousserait-il nos légitimes aspirations? "

Nous félicitons notre jeune confrère, M. Vallée, d'entrer ouvertement dans la défense des intérêts agricoles; nous l'invitons à continuer de s'associer à la presse agricole, afin de réclamer nos droits et privilèges dans la représentation nationale. S'il se fait le champion du cultivateur, il sera à bon droit l'homme du pays; ce sera pour les cultivateurs un bonheur de l'acclamer comme le défenseur de leurs intérêts agricoles et de lui confier un mandat dans notre ro-

présentation, car il pourra leur répondre noblement à la question: *Qu'avez-vous fait pour l'agriculture?*

Plaie des arbres fruitiers.

[Suite]

On a plusieurs fois anatomisé ce bourrelet; ses fibres ont paru, au microscope, spirales, appliquées, les unes sur les autres, ainsi que du fil sur un peloton, creusées et spacieuses, remplies d'un suc mucilagineux, qui laisse sur la lame de la serpette une couche noire, assez épaisse; et sa peau a semblé rebondie, comme boursoufflée, et bandée fortement on dessus. Ces intervalles spacieux entre les fibres ont beaucoup de ressemblance avec le tissu d'une éponge. De là vient que cette sorte de bourrelet, si nourri, si rempli de suc, ne peut acquérir de consistance qu'après un certain nombre d'années; ou quand il est desséché. Il devient alors aussi dur par l'affaissement de ses parties qui se sont déchargées de ce suc nourricier pour le faire passer dans la capacité de l'arbre, qu' auparavant il avait été mou et facile à couper. Ces bourrelets sont intrinsèquement les mêmes que ceux des greffes, tant en fente qu'en écusson.

Dans le cas qui n'est que trop ordinaire, où au lieu de faire une coupe régulière, on a laissé des chicots, des onglets, des ergots, jamais ce bourrelet ne peut se former, la raison en est bien simple. Le suc nourricier qui y est porté par les fibres allongées, et qui en se figeant le long de la partie ligneuse, s'est avancé jusqu'à ces parties mortes et saillantes, ne peut passer outre, il s'y amasse donc, et la sève n'y arrive que par voie oblique. Ces bourrelets cicatrisants se recouvrent quelquefois dans les arbres chargés de chicots, d'onglets, de bois morts, mais il faut auparavant que la partie morte du bois laissée, ait le temps de se pourrir, et que pressée fortement par l'accroissement de ce bourrelet, elle soit tombée par parcelles. Souvent la branche est minée intérieurement, et quoique le bourrelet se soit formé, le dedans qui s'est pourri continue à se carier.

Un arbre vieux serait en état de produire encore quelques fruits assez beaux, en le soulageant d'une charge trop forte de menues branches, en lui donnant des engrais convenables; le jardinier commence par l'ébouter, pour lui faire pousser du jeune bois. L'arbre donne d'abord des rameaux vifs, quelquefois même du fruit. Mais le bourrelet qui par un effort subit de la nature, a commencé à se former, n'a pu arriver à un recouvrement parfait; la partie ligneuse de la branche incisée s'est fendue, desséchée et pourrie. La plupart de ces arbres se creusant en dedans, ne peuvent durer, et sont abattus au bout de quelques années.

Quoique la nature n'ait point de règle fixe pour la guérison des plaies, il est cependant des époques sur lesquelles on peut compter. Toutes les plaies de peu de conséquences faites aux arbres, se guérissent communément dans l'espace de douze ou quinze jours. La guérison de celles qu'a occasionnées la taille des branches de l'année précédente, s'opère durant le cours de la pousse jusqu'à la chute des feuilles. On les suppose régulières et non tirées en bec de flûte extrêmement allongé, autrement elles ne se recouvriraient qu'au bout de trois ou quatre ans; il n'est point question non plus des coupes à chicots, ergots, onglets qui ne se recouvrent jamais, ou du moins qu'après un fort long espace de temps. Les plaies d'un pouce de diamètre, faites suivant les règles, sont deux ans à se fermer, il en faut cinq ou six à celles de trois à quatre pouces, relativement à la force des arbres.

Les plaies graves faites aux arbres, sont cause de leur dépérissement. Comme le plus pur de la sève est envoyé vers la partie incisée, afin d'y former le recouvrement, il n'est pas possible qu'il soit réparti dans toute la capacité de l'arbre. Celui-ci cesse de profiter de la tige, quand il a essayé de fortes amputations; il donne moins de fruit, et ses fleurs tombent aussi à proportion qu'il a été mutilé et tourmenté.

Il y a deux remarques à faire à ce sujet; l'une, que les arbres ont la faculté de reproduire leurs membres; néanmoins cette réparation n'en est ni moins pénible à la nature, ni moins nuisible aux végétaux. L'autre, que quelques amputations qu'on puisse faire de leurs branches, les racines pompent également les sucs de la terre, et en font le même envoi dans la tige. Mais alors les entrepôts de la sève, qui sont les branches de l'arbre, n'existant plus, elle ne trouve plus de canaux pour se distribuer et se ré-

pandre comme auparavant. Elle se forme alors des passages nouveaux afin de se porter au dehors; et ce qui aurait été réparti dans une douzaine de branches, se réunit dans un seul rameau que la nature a produit.

On voit de beaux jets sur un arbre étronçonné, d'où l'on conclut qu'il ne pâlit point; mais la supputation faite de la quantité de sève contenue dans cinq ou six gros rameaux, qui pèsent avec impétuosité, avec la même sève qui eût été distribuée proportionnellement dans chaque branche supprimée, on verra qu'il s'en faudra de beaucoup que cet épanchement soit le même dans cet arbre, que si on lui eût laissé toutes ses branches. Il faut que la sève devienne ou bois, ou fruit, ou graine, ou le tout ensemble. Si l'arbre ne produit point de fruit, il donne du bois en quantité; si, au contraire, il se met à fruit, il pousse bien moins en bois. Dans l'arbre fruitier qui ne donne que du bois, ou dans les arbres stériles qui font des jets si surprenants, quand on leur ôte leurs rameaux, la sève est employée et déterminée par des organes nouveaux, plus larges et plus spacieux, à couler tout différemment que dans les précédents, plus serrés et plus compacts. C'est dans un sens la différence d'un estomac qui ne digère point, ou qui digère mal, avec un autre où la coction des aliments se fait suivant les règles. Dans l'un ils passent d'abord et la sécrétion s'en fait trop précipitamment; dans l'autre, au contraire, ces mêmes aliments, par leur séjour dans les vaisseaux propres à les travailler, sont cuits et digérés.

Les arbres fruitiers qu'on mutilé en les ébottant, s'ils poussent de nouvelles branches, ne donnent point de fruit. Les autres font également des jets nouveaux; mais la tige profite d'autant moins qu'il se fait une plus grande dissipation du suc nourricier pour la formation du bourrelet cicatrisant. Enfin, quand on supprime les branches des arbres pour qu'ils en produisent de nouvelles, l'air pompe et attire sensiblement une partie abondante du suc: en frappant sur toutes ces plaies, il dessèche la peau à l'endroit incisé; et la partie ligneuse, imbibée auparavant par la sève, se gorge, s'ouvre et se fend.

Ces raisons prouvent qu'il ne faut jamais entronçonner un arbre, qu'on n'y soit contraint par nécessité ou par utilité. Par nécessité, lorsque sa tête meurt, et que d'ailleurs la tige est saine ainsi que les racines. Quand on plante des arbres nains pour être mis en buissons, en espalier ou en éventail, on les étronçonne pareillement, afin de leur former une tête, et de leur faire pousser des bourgeons propres à les dresser dans la suite. Lorsque les arbres doivent être greffés en fente, ou que l'ayant été en écusson, ils sont bien repris, il est utile de les étronçonner, pour que la sève se porte toute entière dans la greffe, et ne soit point partagée.

Il n'arrive que trop souvent aux arbres fruitiers, ainsi qu'à ceux de simple ornement, d'être éclatés par des vents furieux; leurs branches, trop chargées de fruits, et auxquelles on n'a point mis de support, sont jetées par terre. L'homme intelligent et qui aime ses arbres, met tout en œuvre pour les sauver.

Dans de pareilles circonstances on rapproche les parties disjointes, et après les avoir garnies avec des câbles, on les entretient avec du fil de fer. Si l'arbre dont les branches sont éclatées était vieux et décrépit, et que son bois fût noir en dedans et chancreux, ce rapprochement serait inutile. Il faut relever et remettre dans leur sens naturel les branches qui ne sont que pliées et forcées, et y ajouter des supports, pour que les fibres puissent se reprendre.

(A continuer.)

Protection des animaux utiles

Les tableaux suivant a été affiché dans toutes les communes de France:

Ce tableau est placé sous la protection du bon sens et de l'honnêteté du public.

HÉRISSEON.—Se nourrit de souris, petits rongeurs, limaces et vers blancs, animaux nuisibles de l'agriculture.—Ne tuez pas le hérisseon.

CRAPAUD.—Aide agricole, détruit 20 à 30 insectes par l'heure.—Ne tuez pas le crapaud.

TAUPE. Détruit incessamment vers blancs, larves, courtillères

et insectes nuisibles à l'agriculture. On ne trouve jamais trace de végétaux dont son estomac; fait plus de bien que de mal.—Ne tuez pas la taupe.

HANNETON ET SA LARVE OU VER BLANC.—Ennemi mortel de l'agriculture, pond 70 à 100 œufs.—Tuez le hanneton.

ORSEAUX.—Chaque département perd annuellement plusieurs millions par le fait des insectes; l'oiseau est le seul ennemi capable de lutter victorieusement contre eux, c'est un grand échenilleur; c'est un aide de l'agriculture.—Enfants, ne dénûchez pas!

Destruction des arbres

Nous reproduisons de la *Gazette de Joliette* la correspondance suivante adressée à ce journal par Ls. Lévesque, écrivain, Membre du Conseil d'Agriculture et Président de la Société de Reboisement de la Province de Québec. En cette dernière qualité, il appartenait à M. Lévesque d'élever le premier la voix contre un abus qui pourrait être préjudiciable au pays, en détruisant, sans ménagement, la plupart du temps, les plus belles pousses de nos forêts.

« Nous prenons aujourd'hui la liberté d'attirer l'attention sur l'immense destruction d'arbres de toutes sortes, que l'on fait à l'occasion de nos diverses fêtes publiques.

« Les jeunes arbres, surtout les érables, ainsi détruits peuvent se compter par centaines de mille dans notre Province.

« Autrefois, temps où nous étions riches en bois, l'on pouvait impunément se donner le luxe de baliser nos voies publiques et terrains où se célébraient nos fêtes. Aujourd'hui la coupe de tout jeune arbre nous est préjudiciable et aura tôt ou tard une conséquence désastreuse pour le pays. Cette immense destruction se fait sans discernement ou jugement; on coupe les arbres où on les trouve. Combien de bocage de moins, en conséquence du mode de chômer nos jours de fêtes.

« Nous prions tous nos compatriotes, et en particulier les membres de la Société de Reboisement de la Province de Québec, de vouloir bien par leur exemple, et conseils, protéger les jeunes arbres de nos bocages et forêts qui peuvent être mieux employés aujourd'hui et plus tard, qu'à orner nos chemins pour une fête de quelques heures.

« Ls. LEVESQUE,

« Prést. Société de Reboisement de la Province de Québec.
« D'Aillebout, 10 juin, 1876 »

La dysenterie des abeilles

La dysenterie est la plus dangereuse des maladies des abeilles, surtout parce qu'elle est épidémique. On la rencontre souvent à la sortie de l'hiver, après une longue gelée. Quelles en sont les causes?

La forme de la ruche y contribue beaucoup. Une ruche conique bien élevée avec un bon surtout en paille, bien peuplée, riche, ne craint nullement la dysenterie. On ne la rencontre que dans les ruches à toit plat. Le groupe conique des abeilles n'occupe qu'une petite partie au centre de ce toit; alors la vapeur qui s'échappe se condense en grosses gouttes qui se forment d'autant plus vite en glace qu'elles ont été le produit d'une plus grande chaleur; et quand le dégel arrive, tout cela retombe sur les abeilles et sur les rayons; les abeilles ne pouvant sortir, laissent tomber leurs excréments partout, jusque sur leurs campagnes, dont les ailes se trouvent collées; les rayons sont couverts d'une couche gluante: une odeur insupportable et pestilentielle remplit la ruche, qui se trouve ainsi fortement compromise.

La dysenterie est aussi produite par la mauvaise nourriture. Quand l'automne a été chaud et pluvieux, les ruches faibles récoltent quelquefois du miel très-aqueux, trop même pour qu'on puisse seller le magasin; la fermentation acide rend ce mauvais produit très-malsain et la dysenterie en est le résultat. Après l'hiver, quand la dysenterie est le produit de la mauvaise nourriture, c'est l'apiculteur lui-même qui est l'empoisonneur, il croit faire une belle affaire en donnant à ses abeilles ce qu'il y a de plus mauvais, du miel qui n'en a que le nom, et dans lequel il est entré plus de convain que de sucre. C'est un véritable poison pour les abeilles, c'est une des causes de la dysenterie au

printemps.

Dès qu'on s'aperçoit qu'une ruche est atteinte de dysenterie, il faut l'éloigner le plus possible du rucher, et à cette occasion, je tiens à faire voir en passant une des causes les plus graves qui condamnent les grandes ruches et les trop grandes agglomérations de ruches : ce sont les épidémies. Comment éviter les communications quand toutes les familles se touchent ? L'odeur seule communique le mal ; la teigne fait quelquefois des galeries d'une ruche à l'autre. Je dis d'éloigner la ruche, mais quand on s'en aperçoit, n'est-il point déjà trop tard ? Il faut donc isoler la ruche, s'il y a encore des provisions, et si la ruche est bien peuplée, on donne un siège propre. On coupe le bas des rayons et tout ce qui est sali, on fait fondre de bon miel avec assez d'eau pour qu'il soit liquide ; on y ajoute un peu de sel et quelques gouttes d'alcool et on change le siège tous les jours, mais on ne donne du miel qu'une fois si la ruche est riche.

S'il y avait plusieurs ruches atteintes, il faudrait chasser les plus faibles et les réunir aux plus riches ; la chaleur intérieure se trouvant assurée, la confiance reviendra et le courage. Je n'oserais cependant pas conseiller de réunir une ruche de dysenterique à une ruche saine, mais si, parmi elles, il s'en trouvait de faibles, je les réunirais à une de mes bonnes ruches et je donnerais le janier vide à mes dissenteriques que je réunirais et nourrirais jusqu'à la récolte ou au moins jusqu'à ce que le malaise soit guéri. Au reste, la dysenterie est très rare dans un bon rucher ; c'est presque toujours la faute de l'apiculteur. Ayons de bonnes ruches bien conditionnées et bien peuplées, nous ne connaîtrons pas la dysenterie.—THOMAS VALIQUET, Apiculteur.

Une citrouille qui soulève 5,000 livres pour pousser

On a remarqué souvent la force avec laquelle des racines, des troncs d'arbres disjoignent ou soulèvent des corps pesants dans lesquels ils sont enclassés. M. W. S. Clark, président du collège d'agriculture de Massachusetts, a placé une courge de vingt-deux pouces de circonférence de telle manière, que tout en recevant les sucs de la tige sans difficulté, elle fût revêtue en dedans d'une sorte de harnais en fer de la forme d'un masque ovale composé de barreaux cintrés. Sur ce masque on avait disposé une barre longitudinale-forcément assujettie et une balance donnait constamment la portion du poids du masque soulevée par la courge.

L'expérience fut mise en train le 15 août 1875. Le 31 octobre, le fruit supportait 5,000 livres. Le masque et la barre s'étaient dérangés ; on ne put continuer l'essai plus loin. Les interstices du masque étaient remplis par la matière végétale. L'épiderme du fruit avait des fissures, mais l'intérieur était intact. Le poids de cette courge était à maturation complète de 47 livres $\frac{1}{2}$. Son péricarpe était plus ferme qu'à l'ordinaire et la cavité centrale plus petite. Une courge de la même variété poussée en plein air, dans le voisinage, est arrivée à peser 123 livres.

N'importe, une courge qui soulève 5,000 livres, cela vaudrait bien la peine d'être exhibé à Philadelphie !

Petite chronique

La plus belle saison de la vie.—Un jour, à l'occasion d'une fête qui avait réuni un certain nombre de personnes de tout âge autour d'une table garnie de mets les plus succulents, on agita cette grave question : "Quelle est la saison de la vie la plus heureuse ?" Après que les invités eurent librement et successivement dit ce qu'ils pensaient du sujet en discussion, on s'adressa à l'hôte qui jusque-là avait gardé le silence.

C'était un homme vénérable qui portait courageusement le poids de quatre-vingts années qui avaient passé sur sa tête. Le vieillard commença son discours en demandant aux convives s'ils avaient fait attention en entrant dans sa demeure aux beaux arbres qui en ornaient l'entrée ; puis il ajouta :

"Quand arrive le printemps, et que, sous l'influence de la douceur de l'atmosphère, les bourgeons commencent à se montrer et se convertissent en fleurs, je pense en moi-même. "Oh ! quelle belle saison que le printemps !" Puis, quand l'été vient couvrir les arbres d'un épais feuillage, où les oiseaux sont si heureux de chanter leurs jolies chansons, je me dis : Oh ! que

c'est une belle chose que l'été ! Ensuite, quand l'automne arrive que je vois ces mêmes arbres chargés de fruits les plus beaux et les plus savoureux, je m'écrie : Oh ! combien est magnifique la saison de l'automne ! " Enfin quand le dur et froid hiver fait son apparition et qu'il n'y a ni feuilles ni fruits sur les arbres, alors, à travers leurs branches dénudées je regarde plus haut et j'aperçois, mieux que je n'eusse pu le faire avant, les splendides étoiles qui brillent aux cieux !

Le sucre de melon.—Une compagnie vient de se former en Californie pour la fabrique du sucre de melon. La supériorité du melon à la betterave pour la fabrique du sucre est, dit-on prouvée d'une façon incontestable. On se sert principalement du melon d'eau, dont les frais de culture et de réduction sont beaucoup moins élevés que les autres espèces de melons ou de fruits produisant du sucre. Le melon donne aussi, outre le sucre, un excellent sirop, et ses graines servent à faire une excellente huile de table. Un correspondant du *Sun*, de Baltimore, dit que comparé avec la betterave dont le sirop ne peut servir à la consommation et dont les impuretés demandent un travail coûteux de décentage, la pulpe du melon, ne contenant aucune impureté, ne demande aucun travail compliqué, pas d'acide, peu de noir animal, et une petite quantité de chaux, et l'évaporation d'une faible partie du liquide. La betterave se plante en rangs éloignés de deux pouces ; le melon en rangs éloignés de douze pieds et à intervalles de six pieds, ne demandant qu'un tiers du labourage et un quart du sarclage nécessaires à la betterave. La moisson du melon se fait promptement et avec moins de travail que celle de la betterave. Au moulin, il faut laver la betterave, mais non le melon ; le jus de la betterave se noircit et se ferme vite, tandis que le jus de melon ne noircit jamais et peut se conserver plusieurs jours sans fermentation. Le résidu est excellent pour les animaux et a d'excellentes propriétés nutritives.—*Le Nouveau Monde*.

Lauréat.—M. Alfred Paquin, de Portneuf, vient de recevoir de l'Université-Laval le degré de licencié en médecine après un examen des plus brillants. Le nouveau disciple d'Esculape est déjà trop avantageusement connu à Québec, à Portneuf et ailleurs pour que nous fussions son éloge. Jamais élève ne put mieux s'attirer l'estime et la confiance de ses confrères et de tous ceux qui ont été à portée de le connaître.

Le Dr. Paquin ira se fixer dans sa paroisse natale. C'est vraiment un bonheur pour Portneuf, car si M. Paquin voulait se fixer à Québec où déjà toute une clientèle lui est faite, Portneuf serait privé d'un des meilleurs et des plus habiles médecins. Nos meilleurs souhaits.—*Courrier du Canada*.

Nouvelle épidémie.—On nous apprend dit le *National* de Montréal, qu'un mal sévit parmi les porceaux, dans les environs, en arrière de la Montagne. Pendant les dernières semaines, l'épidémie a causé des pertes considérables à M. W. H. H. H., qui entretient de grands troupeaux de bétail. La maladie s'attaque à la gencive des animaux, à l'instar de celle dont les cultivateurs des pays étrangers se sont plaint si longtemps.

La végétation aux Trois-Rivières.—La végétation est splendide depuis quelques jours, dit le *Constitutionnel*. Il nous semble que jamais nous n'avons vu un progrès aussi rapide et aussi beau. On dirait que les arbres, les foins, les grains sont à reprendre le temps perdu et veulent nous faire comprendre que ceux qui se lamentent sans cesse sur les mauvaises conditions de saisons ne connaissent pas ou plutôt oublient que la providence arrange tout pour le mieux. Ainsi, malgré le froid et les inondations, la récolte a une apparence tout à fait encourageante. Les districts inondés où l'on a pu semer sont les plus beaux. A la Bailliéne surtout, le foin promet une année remarquable.

Les cultivateurs ne doivent pas, pour tout cela, manquer de prudence ; ils doivent comme nous l'avons déjà dit, viser à une extrême économie. La perspective est belle, mais ils ont encore à compter sur l'intempérie des saisons et mille autres accidents. Tournons nos regards vers le Dispensateur de tout bien, en lui promettant de faire un bon usage de la moisson qu'il nous prodigue.

avoines.—La France suit depuis quelque temps d'importants achats d'avoines aux États-Unis. Samedi il a été acheté pour être expédié en divers ports français, 27,000 boisseaux d'avoines de Chicago de 1^{re} qualité, à raison de 40¢ à 41 cents, et 10,000

boisseaux bonne qualité, payé 30½ cents le boisseau, en magasins. En outre, une barque norvégienne a été frêtée pour transporter ce chargement d'avoine à Boulogne, au prix de 5 shillings 6 pence les 256 livres. Enfin, le steamer français pour le Havre a emporté 4,050 boisseaux d'avoines.

RECETTES

Huile pour la brûlure de poudre à tirer, ou de feu artificiel

Faire durcir dans de l'eau des œufs vieux, mais non gâtés; en mettre tous les jaunes dans une poêle de fer sur le feu, jusqu'à ce qu'ils se réduisent en huile: en frotter la brûlure, mettre un linge fin par-dessus, et rafraichir le linge de la même huile avec une plume. Ce remède est éprouvé, et il ne laisse point de marque, pourvu qu'on ne se gratte pas.

Comment corriger les chiens qui donnent sur la volaille ou sur le mouton

Les jeunes chiens s'attachent souvent à courir la volaille et le mouton; il faut les corriger de bonne heure de ces deux vices, en les fouettant: mais le plus sûr pour les empêcher de tomber sur la volaille, est de fendre le bout d'un bâton de la longueur d'un pied: on passe la queue du chien dans le bout d'un bâton, qu'on lie avec une ficelle, qui serre la queue du chien. A l'autre bout du bâton, on attache une poule par-dessous l'aile, près du corps. Le chien lâché, avec quelques coups de fouet, court de toutes ses forces, à cause de la douleur qu'il sent à la queue; et comme la poule qu'il traîne, erie et bat de l'aile, le chien croit que c'est elle qui lui cause son mal: à force de la traîner, il la tue: et las de courir, il va se cacher dans un coin de la basse-cour. Alors on lui détache le bâton et on lui bat la queue avec la poule même. Ce moyen corrige souvent les chiens dès la première fois.

Quant à l'habitude de courir après les moutons, il faut prendre un ran, qui est le mâle de la brebis, le plus fort qu'on peut trouver, et le coupler avec le chien: en le lâchant, on fouette le chien tant qu'on peut le suivre: ses cris font peur au ran, qui fuit de toutes ses forces et emporte le chien. A la fin cependant il perd sa peur, et ennuyé de traîner le chien, il le charge à coup de tête. En répétant ce moyen, il n'y a pas de chien qui ne finisse les moutons qu'il rencontrera.

COLLÈGE DE STE. ANNE

La Distribution des Prix au Collège de Ste. Anne, aura lieu **VENDREDI**, le 30 du courant, à 2 heures, P. M. La sortie des élèves aura lieu le lendemain.

22 juin 1876.

Chemin de Fer du Grand Tronc

STATIONS	Vr. de Passagers		Express
	Aller	Retour	
Pointe-à-Calli	8-00	6-00	2-00
Hadou	8-05	6-05	1-55
Chaudière	8-10	6-10	1-50
St. Jean	8-15	6-15	1-45
St. Henri	8-20	6-20	1-40
St. Charles	8-25	6-25	1-35
St. Michel	8-30	6-30	1-30
St. Valier	8-35	6-35	1-25
St. François	8-40	6-40	1-20
St. Thomas	8-45	6-45	1-15
Cap St. Jacques	8-50	6-50	1-10
L'Anse à l'Église	8-55	6-55	1-05
L'Islet	9-00	7-00	1-00
Trois-Saumons	9-05	7-05	9-55
St. Jean Fort-ou	9-10	7-10	9-50
St. Roch	9-15	7-15	9-45
St. Anne	9-20	7-20	9-40
Rivière-Québec	9-25	7-25	9-35
St. Denis	9-30	7-30	9-30
St. Paschal	9-35	7-35	9-25
St. Héloïse	9-40	7-40	9-20
St. André	9-45	7-45	9-15
Lake Road	9-50	7-50	9-10
St. Alexandre	9-55	7-55	9-05
Biv.-du-Loup	10-00	8-00	9-00

Division Rivière-du-Loup

VIN DE QUININE

Médication rationnelle.—La médication n'est couronnée de succès que quand elle est rationnelle, et elle n'est rationnelle que lorsqu'elle commence au commencement; en d'autres termes, pour guérir une maladie il faut extirper et éloigner les causes qui l'ont fait naître. Les faiblesse, soit générale ou locale, est l'origine de la grande majorité des maladies. Redonnez de la vigueur aux énergies vitales, régularisez la digestion et les sécrétions, en fortifiant les organes qui accomplissent ces fonctions si importantes, et la dyspepsie, la constipation, les souffrances des reins et de la vessie, et les milles et un maux qui sont la conséquence de la débilité, sont complètement et dans la plupart des cas permanentement écartés. Le meilleur, le plus sûr et le plus agréable tonique qui puisse être employé dans ce but, est le **VIN QUININE DE CAMPBELL**.

L'expérience de dix années pendant lesquelles il a survécu dix fois à cette quantité de préparations éphémères qui sont entrées en compétition avec lui, a prouvé qu'il était sans égal comme remède pour tous les désordres physiques qu'accompagnent la débilité ou qui en proviennent.

Préparé seulement par **Kenneth Campbell et Cie., Médical Hall, Montréal.**

À vendre au Bureau de la Gazette des Campagnes à Ste. Anne de la Pocatière; à St. Paschal chez M. E. & J. Chapleau; à St. Roch de Québec, chez M. J. B. Z. Dubeau.

MUSIQUE NOUVELLE!

MUSIQUE VOCALE:

Ferme tes beaux yeux.....	Parots	50 centimé
Transports joyeux.....	Lambert	85
Les deux mères.....	Boissière	25
Histoire d'oiseau.....	"	25
La chasse aux papillons.....	"	25
Noble coursier.....	Henrion	35
Mademoiselle.....	Boissière	25
Pauvre rose.....	M. A. D.	25
Amour et prière.....	Lachman	25
Les lorgnettes magiques.....	Gariboldi	50
Le dernier de l'orpheline.....	Boissière	25
La sauvette et la prison.....	"	25
Les trois gâteaux.....	"	25
L'Alsaco pleure: elle prie, elle attend!....	Ben. Tayoux	40
A Saint-Blaise.....	Pessard	30
Chanson de Jean Prouvaire.....	Holmès	50
Amour et caprice.....	Bovéry	25
Chanson d'été.....	Rupès	50

MUSIQUE INSTRUMENTALE:

Souviens-toi.....	Spindler	40
Dreaming on the lake.....	Lott	80
Nuit et jour, valse.....	Lamothe	80
La jolie hongroise, valse.....	Fischer	60
Colombine, Polka.....	Dessaux	50
Andalusia, valse.....	Pénavaire	75
Les gondoles.....	Delorme	50
Heures heureuses.....	"	50
Chant du Lazzarone.....	Kowalski	70
Paysane.....	Marmontel	75
Bergère.....	Kowalski	60
Rose des Alpes.....	Spindler	40
Bonquet de violettes.....	"	40
Feuilles d'automne, valse.....	Dauids	70
Nuit d'Asie.....	Marmontel	75
Pauvre fleur.....	Spindler	40
Feuilles d'automne.....	Kowalski	60
Méditation.....	"	60
Sur l'Adriatique.....	"	60

En vente chez

A. LAVIGNE,

Marchand de pianos et harmoniums, Editeur de musique
11½ rue St. Jean, QUEBEC.